

Je suis une porte

ALSK DI SPERANZA

JE SUIS UNE PORTE

roman

Photo de couverture : iStockphoto.com/Alex Potemkin
108348109/2011

À mes enfants.

« Il n'est rien de plus lourd que la compassion. Même notre propre douleur n'est pas aussi lourde que la douleur coressentie avec un autre, pour un autre, à la place d'un autre, multipliée par l'imagination, prolongée dans des centaines d'échos. »

(Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*)

OUVERTURE

Toc, toc, toc !

Ah, ce n'est pas pour moi.

Je suis une porte, sans trop vouloir l'ouvrir, ni l'intention de la fermer.

Allez-y, je sais que vous mourez d'envie de m'ouvrir.

Je suis une porte, une vieille porte. Oui, vous lisez bien. Je suis cette chose rectangulaire, souvent de belle hauteur, qui vous protège du froid et des indiscretions.

Quatre-vingt-dix ans à m'ouvrir, me fermer, me faire chanter, car oui, le plus souvent, je chante, je ne grince pas.

Je ne dors jamais, on me croit amorphe et immobile mais je vois tout, je vous observe. Et parfois, je hausse le ton.

Ne vous arrive-t-il jamais d'être surpris que la porte claque alors que vous y mettez tout votre cœur à faire une entrée discrète ?

J'ai mes périodes où je vous mets les nerfs en bourrique. À faire du bruit. Et d'entendre la voisine d'en face jurer : « Mais quand vont-ils arrêter de claquer cette foutue porte, à la fin ? »

J'ai été jeune, belle, éclatante. Mais aujourd'hui, je suis un vieux morceau de bois bien terne, auquel on ne prête plus attention, dont on ne prend plus soin.

La fibre me tire de plus en plus souvent, mon bois est sec et devient poreux. C'est imperceptible pour vous car vous aimez masquer les imperfections sous des couches de trompe-l'œil. Les déguisements, les parures et le maquillage vous octroient le loisir de vous exprimer, de vous dissimuler, de vous mentir.

Alors, oui, moi aussi, vous m'avez souvent engluée de cette peinture grotesque, que j'ai appris à tolérer, même si au début, elle m'empêchait de respirer. J'ai fini par m'y accoutumer, avais-je le choix ? Demande-t-on l'avis à une porte ?

J'ai quatre-vingt-dix ans, et pourtant pas près de la fermer.

Un jour, on m'a offert une seconde jeunesse. Ma robe était striée de méchantes rides indélébiles. Ma ceinture de chasteté avait été quelque peu malmenée.

Oui, je parle bien de ma serrure. L'autre par lequel tout est possible, par lequel l'autre côté s'offre à vous. Par lequel vous pénétrez cet adorable objet brillant, dont les caresses rythmées font vibrer mes fibres, car de ma sève, il ne reste plus rien. La clef, mon seul et unique objet de désir qui, malheureusement, a bien rétréci au fil des années.

Quand j'étais jeune et étincelante de beauté, vous portiez à votre ceinture de longues clefs rutilantes et lourdes de promesses et de secrets.

Aujourd'hui, je ne dois me contenter que de frêles objets de plus en plus légers et fins. À peine les sens-je.

Comme si cet objet vous était devenu secondaire, insignifiant. C'est plat, chétif, et ça ne me fait rien, à moi. Pas de quoi échauffer mon essence.

Mais ce jour-là, le jour où ma robe a retrouvé sa magnificence, on m'a portée, on m'a couchée, on m'a sublimée, limée, chatouillée, cirée. J'ai bien perçu tout au

long de cette cure de jouvence, la délicatesse employée par cet éphèbe. Il voulait me rendre belle, me redonner mes gallons de grande porte.

Avec calme et douceur, il enchaînait les plaisirs et les accessoires. Il me vissait, me dévissait, me devisait ; me frappait, sans me rudoyer ; me caressait dans tous les sens, dans tous les recoins, pour ne pas laisser échapper le moindre défaut ni la moindre aspérité. Le marteau, la perceuse, la lime, je les ai tous eus contre moi. Cet homme fut le seul à poser son oreille contre mon bois, à m'écouter, pour entendre battre ma vigueur encore intacte. Il me promit de me rendre aussi resplendissante qu'à la sortie d'usine.

L'usine, peu m'importait la signification de ce mot, car il sonnait grâce à ma corne.

Il est venu, m'a fait princesse, puis est reparti. Jamais je n'ai pu ressentir de telles attentions depuis lors. Au lieu de ça, j'en ai connu des énergumènes.

Chacun a sa manière de m'aborder : il y a les discrets, les blagueurs, les brutes, les doigts de velours. Certains n'osent me toucher, et préfèrent poser leur doigt sur la sonnette.

Les murs ont des oreilles dites-vous, mais les portes aussi, vous ne le saviez pas ?

GRABUGE

Tiens, un nouveau, jamais vu celui-là.

Pantalon taché, mallette d'outils en main, il cherche la bonne porte : voici l'artisan. C'est reparti pour une journée de bruit. Mais, au moins, ma curiosité insatiable va être pour le moins comblée.

D'autant plus qu'il vient de déposer sa mallette en face. J'espère qu'il sait travailler en silence, sinon je vais encore devoir courber l'échine. Toujours le même scénario, on sonne. La vieille porte d'en face s'ouvre ; vieille comme moi. Mais le temps a eu plus d'empire sur elle que sur moi. Ses hôtes ne l'ont pas aussi bien huilée, colorée et vernie que moi. Elle a pourtant bien volontairement fait décrépir son écorce, histoire de tirer la sonnette d'alarme, mais rien n'y a jamais fait.

Après un échange d'amabilités entre la voisine – une belle femme blonde – et l'inconnu, La porte se referme. L'homme repart.

Que se trame-t-il dans l'appartement d'en face ?

Cela m'a toujours intriguée... Les visiteurs d'un jour qu'on ne reverra plus. Ils sonnent, traversent le hall d'un pas décidé, disparaissent dans les méandres des étages, puis redescendent quelques minutes ou quelques heures plus tard. Mon imagination m'embarque souvent dans le tourbillon de

l'escalier. J'aimerais parfois pouvoir les suivre et m'immiscer dans leurs secrets.

Vont-ils voir la grande famille du deuxième étage ? Les voir chevaucher l'escalier est toujours pour moi matière à me dilater de rire. Les enfants, les sacs, les bagages. Il y en a eu des chutes. Jamais rien de bien méchant.

Comme vous aimez rendre les choses difficiles et cherchez à vous mettre des barrières. Comme si vous n'acceptiez pas votre chance inestimable de pouvoir vous mouvoir sur vos deux tiges, qui vous rendent si rapides.

Non, vous complexifiez votre existence, ce serait trop facile sinon. Alors que moi, je suis immuable. Je reste là, accrochée à mes charnières, telle à un cordon de vie.

Bon, je vous l'accorde, une porte, ça s'ennuie. Alors faute de ne pouvoir assouvir ma curiosité, il me reste ce hall, mes hôtes et mes souvenirs pour remonter l'horloge.

Le temps peut courir, sans qu'il ne se passe rien, alors ma résine m'embarque de temps à autre vers des songes d'antan.

Il y en a eu des bonheurs, des larmes, des espoirs et des destructions autour de moi.

RAMEAU I

Ô guerre, Ô désespoir

« C'est cela l'amour, tout donner, tout sacrifier sans espoir
de retour. »
(Albert Camus, *Les Justes*)

VISITE

Et des malheurs. Comme ce temps-là, il y a longtemps.

Un temps où les gens ne parlaient plus. Ils chuchotaient ou bien ils criaient. La guerre avait balayé la demi-mesure.

On frôlait les murs, on enjambait les escaliers à pas feutrés. Ces silences rivalisaient avec les fracas dehors. C'était il y a longtemps, j'étais jeune à l'époque. Mais j'eus l'impression de porter toute la détresse du monde. Les gens avaient été beaux, mais devinrent des murs, des ombres.

Avec les Allemands, enfin les Boches comme aimait les appeler la voisine du troisième étage – qui a le même âge que moi et que j'ai vue naître – c'était la loi du tout ou rien. Quand ils débarquaient dans l'immeuble, tout le monde le savait.

Alors qu'ils tambourinaient leur haine et leur autorité contre les portes, les habitants brillaient subitement par leur discrétion et leur silence.

Les portes se refermaient, tel un cercueil engloutissant de sa gueule vorace toute trace de vie, de bonheur et de sourires.

Les journées battaient au rythme des sirènes au loin, suivies de cette précipitation et de bruits violents et sourds. Mes hôtes me fermaient alors à double tour. La peur se lisait dans leurs yeux et dans leurs gestes répétés.

Chaque soir, la radio crépitait d'une voix monocorde des messages aussi farfelus qu'incompréhensibles pour moi.

Seuls, Lucie, Roger, mes hôtes et leurs amis semblaient comprendre ce charabia. J'absorbais avec eux l'euphorie des soirs et des nuits d'espoir, quand ils sautaient d'enthousiasme en se tapant dans le dos, au gré de certains messages ou discours entonnés par la radio.

Lucie était belle ces soirs de désir vers l'idéal. C'était une belle femme, qui attachait toujours une partie de sa chevelure noire en arrière, légèrement bombée sur le dessus, laissant le reste tomber en cascade sur sa nuque. Elle portait très souvent un chemisier blanc, une jupe sombre et droite, ainsi qu'une veste.

Cette femme était intemporelle et gracieuse. J'observais souvent Roger, son époux, l'inonder de regards amoureux, attendrissants, parfois implorants. Ils s'aimaient, et la guerre n'avait fait que renforcer cet amour.

Les jours passaient, agrémentés des allées et venues du couple et de leurs amis. Durant la journée, je voyais peu de monde, car chacun vaquait à ses occupations et il n'était pas bon batifoler dans le hall ou bavarder dans les escaliers.

Cette sérénité de façade prit fin un soir embrumé. Un de ces crépuscules où la luminosité décidait de s'éterniser chaque fois un peu plus tard. Où chaque courant d'air balayait les pollens, abandonnés par mes congénères encore

debout, dans une chorégraphie virevoltante et non académique.

Ce soir-là, un homme se figea devant moi, et me cogna violemment du flanc de son poing. Une fois, deux fois, dix fois. Sans doute cherchait-il à bien faire entendre sa présence à tout le voisinage.

— Ouvrez ! Police !

Ce nom propageait la terreur partout dès qu'il était lancé.

Et il recommença à me violenter. Ce fut la première fois de ma jeune vie qu'un homme insista sur moi de la sorte.

Mais au plus profond de mes nervures, je devais résister, ne pas le laisser me briser.

Cet homme hargneux, plutôt petit, sans cheveux et aux yeux noirs, était accompagné de deux hommes, plus grands que lui, qui ne pipaient mot. Ils se tenaient légèrement en retrait mais me fixaient avec autorité, espérant sans doute que je capitulerais devant leur regard menaçant.

De l'autre côté, Roger, Lucie et Alphonse, dès les premiers coups sur mon bois, s'attelèrent à ranger à la hâte des feuilles dispersées sur le sol et sur la table. Une mystérieuse boîte à messages disparut au fond du vaisselier. Au bout de quelques secondes, sans dire un mot et d'un signe de tête, Roger se tourna vers moi pour s'offrir à ces mystérieux visiteurs.

— Nous cherchons Philippe Lehman, lança le petit homme sans laisser la moindre chance à Roger de prendre la parole. Parlez !

— Inconnu au bataillon.

L'homme insista auprès de Roger pour en savoir plus, mais mon ami confirma de nouveau ses propos avec fermeté et semblait vouloir se débarrasser de cette intrusion.

— Et la boîte aux lettres arrachée, à qui appartient-elle ?

— Elle n'appartient plus à personne, monsieur, les anciens occupants sont partis depuis longtemps.

— Vous mentez, menaçait l'homme. Je sais les repérer les vermines comme vous, les lâches, les traîtres à la Patrie ! fulminait le petit homme bien en chair tout en menaçant Roger de son doigt inquisiteur. Regardez-moi bien, n'oubliez pas mon visage, parce que je vais revenir, soyez-en sûr.

L'homme piriforme se retourna, claquant les talons en pestant, ses deux ombres le suivant de près.

C'est ainsi que tout commença...

RÉSISTANCE

Lucie apparut dans le dos de Roger tandis qu'il me referma discrètement.

— Ça y est, la chasse est ouverte. Nous avons bien fait, rassura Lucie.

— Oui, mais ce n'est que le début. Il va revenir nous harceler.

— Et nous envoyer les Boches ! lança Alphonse.

— Oh non, rassure-toi, ces gens-là sont bien trop fiers et orgueilleux. Ils ne vont pas se laisser doubler par les uniformes, crois-moi. J'ai parfois l'impression que le pire peut venir de notre propre camp.

— Quel est ton plan ? Philippe ne peut pas revenir ici, c'est trop dangereux, se soucia Alphonse.

Roger expliqua devoir retrouver leur ami tard dans la nuit et lui relaterait cette visite inopinée. Ils devraient prendre des mesures appropriées. Mais une chose était sûre, Philippe ne devait surtout pas revenir en ces murs.

Roger refusa d'un bloc qu'Alphonse l'accompagnât. Ils ne devaient rien changer à leur plan pour ne pas compromettre leurs actions. Ils se verraient deux jours plus tard, comme prévu.

Roger avait dicté ses consignes d'une voix posée et ferme. Celle des leaders, de ceux qu'on écoute. J'ai toujours été

sensible à vos voix, vous, les humains. Quel moyen de communication exceptionnelle, et ô combien de fainéants ! Un mot ou une phrase suffisent à faire passer un message, une douleur, un espoir ou même une futilité. Quelle merveilleuse arme vous possédez, sans même vous en apercevoir. J'en ai vu des drames se jouer rien qu'avec des mots.

Nous, les portes, les bois morts, nous absorbons vos décibels, nous emmagasinons vos émotions. Sans rien pouvoir restituer. Jusqu'au jour où l'on craque, notre vernis se fend, votre clef perd ses repères dans notre barillet, nos fibres deviennent poreuses pour ne devenir qu'un débris où le dormant ne se love plus à notre ouvrant.

— C'est comme tu veux, Roger. Tu sais ce que j'en pense, un jour, je vais tomber sur l'un d'eux pour...

— Tu ne feras rien du tout, Alphonse ! Ce n'est pas un combat de coqs, c'est une guerre que nous menons.

— Tu crois qu'ils se gênent, eux, peut-être ?

— Et alors ? coupa Roger. Si on te tire vers le bas, tu vas y aller ? Tu t'abaisserais à leur niveau ? Répondre à la violence et le crime, par la violence et le crime ? C'est comme cela que les guerres commencent. Je n'ai pas envie qu'elle se termine à tout prix de la sorte. Nous avons d'autres armes en notre possession : l'information, le camouflage. Et nous avons notre armée qui se charge de la sale besogne, trancha le résistant.

Bien qu'ils aient le même âge, Roger prenait pour habitude de parler à Alphonse comme à un petit frère. Il dictait les bonnes règles de conduite et Alphonse suivait. Lui, n'insistait guère, au risque de perdre, à chaque fois, car Roger ne cédait jamais. Et son ascendant émotionnel n'avait fait que s'accroître depuis le début du conflit dehors.

Alphonse savait qu'aucun argument ne pourrait faire vaciller les certitudes de son ami. Mâchoire serrée, il rendit les armes :

— Il est tard, je vais rentrer. On se voit dans deux jours. S'il y a du nouveau, tu sais où me trouver, annonça Alphonse, d'un œil noir renfrogné.

Avec toute l'attention d'une mère, Lucie lui tendit son couvre-chef, qu'il mit élégamment en caressant la visière. Elle lui déposa une bise sur la joue.

Alphonse me claqua ce soir-là, comme si relayer sa colère sur moi l'avait soulagé.

J'ai beau être une porte, cette période m'apprit beaucoup sur le genre humain. Et même si je ne peux ressentir totalement ce qui vous habite, la façon dont les gens me traitaient commença à titiller mes nervures.

La nuit prit ses quartiers, et ni Roger ni Lucie n'échangèrent de mots. La table fut dressée, le repas présenté et englouti dans un silence écrasant. Ce fut la pire soirée qu'ils connurent jusqu'à présent. Je les sentis si nerveux, si effrayés. Leurs ondes me parvenaient, tel un jaillissement de clous sur mon bois. Et j'étais pourtant loin de m'imaginer que le pire se préparait insidieusement.

TRAÎTRE

Durant les deux jours qui suivirent, les sirènes continuèrent leur ballet symphonique ; les habitants leur cache-cache et leur sprint vital devant moi.

Puis Alphonse revint toquer à mon bois. La belle Lucie tira ma révérence puis le fit prestement entrer. Il se dirigea aussitôt vers la table, et posa dynamiquement son chapeau sur la surface de bois sombre.

Roger survint d'un coup, tout juste enveloppé d'un t-shirt étincelant de blancheur, dévoilant ses épaules nues.

— Tout s'est bien passé ?

— Oui, enfin, presque, résuma son ami.

— Comment ça, presque ? le dévisagea Roger.

Cherchant le courage dans un raclement de gorge, Alphonse annonça la nouvelle, qui était bien mauvaise : des tracts avaient disparu, semant l'interrogation chez Roger.

Lorsque Alphonse était passé chez André, il ne restait plus qu'un paquet, à sa grande stupéfaction. La Milice était passée dans l'entrepôt. Ce paquet avait été épargné parce que c'était le dernier imprimé et pas encore empaqueté. Ils s'étaient apparemment contentés de ce qui leur tombait sous la main.

Alphonse relatait cette histoire comme s'il annonçait avoir fait une grosse bêtise, s'attendant à des remontrances.

Leur planque était trouvée. Lucie porta sa main à sa bouche, bouffée d'inquiétude.

— Ils ont trouvé notre repaire mais ils n'ont aucun moyen de remonter jusqu'à nous.

Mais Roger fut subitement pris d'un doute :

— Personne ne t'a vu, Alphonse, quand tu as pénétré dans le local ?

Alphonse rassura aussitôt son ami par la négative.

Mais Roger ne put s'empêcher d'aller ouvrir discrètement le rideau pour jeter un œil dehors, arguant que l'ennemi était peut-être à les attendre comme un bon gibier. Il n'y avait personne, mais la Milice était venue pointer son nez dans leurs affaires deux jours avant, c'était si facile de faire le rapprochement.

Roger claqua sauvagement son poing sur la table. Il fulminait.

— Quelqu'un a dû remarquer quelque chose. Il va falloir se méfier de tout le monde. Des voisins, du facteur...

— C'est peut-être l'un d'entre nous, coupa Alphonse.

— L'un de nous ? On se bat ensemble chaque jour pour que cesse cette infamie de guerre, cette traque à l'homme. Qui donc pourrait être habité par le diable pour jouer si bien un double jeu ? Faudrait-il être maléfique.

Alphonse, tétanisé par les événements, ne pouvait s'empêcher de subodorer le pire.

Mais son ami de guerre s'interdisait cette hypothèse. C'eût été lâcher les armes, se faire fusiller sans même avoir été fait prisonnier.

Roger doutait de ses propres paroles, mais il ne fallait montrer aucun signe de faiblesse. La motivation et la détermination étaient la clef de la réussite.

— As-tu les tracts qu'il restait là-bas ? se reprit-il.

— Oui, il y en a cinq cents.

Alphonse tira de sa besace un paquet emmaillotté d'une épaisse ficelle, qu'il dénoua, non sans hésitation.

Il sortit de l'enveloppe un lot de papiers imprimés, et lut à haute voix :

Vous n'aurez pas les enfants !

Sur l'ordre des Allemands, le préfet Dartier exige qu'on lui livre 200 enfants juifs. Ces enfants ont été confiés au cardinal Leroy par leurs parents que Vichy a déjà livrés à Hitler.

Le cardinal a répondu au préfet : « Vous n'aurez pas les enfants »
Français de toutes opinions et de toutes croyances, écoutez l'appel de vos consciences, ne laissez pas livrer des innocents aux bourreaux¹.

La réaction de Lucie ne se fit pas attendre :

— Si ces tracts sont entre nos mains, c'est que nous n'avons pas tout perdu. C'est un signe.

— Certes...

Le regard de Roger paraissait noyé dans les signes encrés sur le papier. Lucie et Alphonse restèrent suspendus à sa réaction.

Alphonse prit un risque certain à briser ce silence :

— Et Philippe, que lui as-tu dit l'autre soir ?

— Tout. Il doit faire profil bas. Il va disparaître de la circulation pendant quelque temps. C'est mieux pour lui et pour toute l'organisation. Nous ne devrions même pas prononcer son prénom entre ces murs.

— Que faisons-nous en attendant ? demanda Alphonse.

— Il faut trouver une nouvelle planque. Essaie de te renseigner discrètement auprès de Marcel. Il m'avait parlé il

¹ Texte inspiré d'un réel tract des mouvements de résistance dénonçant la déportation d'enfants juifs. Archive Départementale de Savoie

y a quelques semaines d'un atelier de couture, impasse des Près. Vas-y, et reviens avec de bonnes nouvelles.

Alphonse se hâta de quitter l'appartement du couple, déterminé à remplir sa mission qui, comme toutes les autres, lui parut vitale.

Lucie prit machinalement une étoffe, une aiguille et du fil, et entreprit de recoudre le tablier d'une de ses élèves. Elle était institutrice dans une école de filles. Son désir de transmettre et son amour des enfants lui insufflaient chaque jour une volonté de fer.

Éduquer les enfants était pour elle synonyme d'espoir, comme elle le disait souvent à son mari : « L'éducation consiste à nous donner des idées et la bonne éducation à les mettre en proportion. » Elle rajoutait toujours « Montesquieu ». Et jamais, ni le soleil ni le jour ne s'effaçaient des murs du hall d'entrée sans qu'elle n'ait une parole pour « ses » enfants de l'école.

Étonnamment, aucun enfant n'avait jusqu'alors franchi mon seuil. Lucie en parlait toujours avec amour, mais n'en distribuait jamais devant moi.

La tâche de couture accomplie, elle déposa une galette noire sur le tourne-disque. Puis l'introduction assourdissante de la *5^e symphonie en do mineur*, de Beethoven entonna dans l'appartement.

Lucie reprit sa mission clandestine avec toute l'ardeur de ceux qui n'ont rien à perdre.

Les coups métalliques étaient à peine perceptibles derrière les harmonies du compositeur allemand. Lucie tapait en rythme sur sa machine à écrire les messages de résistance qui seraient livrés le lendemain aux agents de liaison. Les Allemands avaient confisqué tous moyens de communication, machines à écrire comprises. Mais il fallait

de toute façon trouver des solutions pour informer les réseaux. La musique adoucissait les mœurs, et Lucie en faisait une alliée inattendue dans ce combat vital.

Quant à Roger, il lisait des communiqués clandestins de la plus haute importance.

Le regard inquiet, il se rassura en effleurant du bout des doigts l'arme cachée dans son dos, coincée contre la taille de son pantalon.

Dans sa poche, la petite boîte contenant la capsule de cyanure lui semblait futile. La confiance était de son ressort.

Certaines choses allaient changer. Et le cours de son histoire prendrait un tout autre chemin.

DOUTE

La lune et le soleil avaient joué au chat et à la souris plusieurs fois quand, par une matinée où la lumière oscillait tel un interrupteur, Alphonse débarqua à une heure inhabituelle. Sa main, si légère, me sortit de mon atonie. Il fixa mon œil avec fébrilité et réitéra son appel de manière plus soutenue, mais toujours en suivant ce rythme saccadé et immuable qu'utilisaient tous les amis de Lucie et Roger.

— Lucie, susurra-t-il de peur d'être entendu. Lucie, c'est moi, Alphonse, ouvre-moi, c'est important.

De l'autre côté, Lucie poussa un soupir de soulagement, plissa sa jupe et ses cheveux vers l'arrière, et se dirigea vers moi d'un pas feutré.

Prise néanmoins d'un doute, elle se pencha vers ma mirette et reconnut son ami. Ses mains firent claquer mon loquet, et je m'ouvris sur un Alphonse déconfit et pâle.

Par habitude, il n'attendit pas l'approbation de son amie, et passa devant moi d'un pas rapide.

— Bonjour, Alphonse, accueillit Lucie. Tu es sorti sans te raser aujourd'hui ? Es-tu malade ? Il est arrivé quelque chose ? C'est Roger ?

— Bonjour, Lucie, je préférerais être malade, somme toute. Savoir s'il est arrivé quelque chose à Roger ? C'est justement la raison de ma visite à cette heure impromptue.

Mon bois perçut distinctement un échauffement soudain de la sève intérieure de la jeune femme, qui quémandait du regard la raison d'une telle visite qui dérogeait aux règles habituelles.

— Je vais être bref et direct, Lucie. Hier soir, alors que je rejoignais le groupe Sud, j'ai surpris ton époux en charmante compagnie.

— Alphonse, viens-en au fait. Roger était avec une femme ? Que faisait-il ? Il... Il me trompe ?

— Bien pire, Lucie, bien pire... Il discutait avec cette vermine de l'autre soir qui cherchait Philippe. Ils se sont parlé un certain temps. J'ai besoin de savoir, Lucie, t'en a-t-il parlé ?

La jeune femme sembla hésiter avant de répondre, comme si ses paroles auraient pu soudainement faire basculer le cours de l'Histoire. Elle respira un grand coup et lâcha la sentence :

— Non, il ne m'a rien dit. Cela n'avait sans doute aucune importance à ses yeux, j'imagine.

— À la nuit tombante, dans un endroit des plus discrets, ton mari taille la bavette avec l'ennemi, et cela n'a aucune importance à tes yeux ? Pas à moi, Lucie.

Le ton d'Alphonse devint subitement bien plus menaçant. Mais Lucie tenta de justifier le comportement de son mari. Il avait dû être suivi, évidemment. Et on avait dû tenter de lui tirer les vers du nez. Il ne fallait pas chercher la complexité où il n'y en avait pas. Mais Alphonse ne put se contenter de cette réponse consensuelle. Il n'était pas un enfant, encore moins un élève de Lucie. Et les stratégies de résistance ne pouvaient s'apparenter à des mathématiques. Alphonse émit alors des doutes quant à la sincérité de son ami. Celui-ci

n'avait-il pas balayé un peu trop rapidement l'hypothèse d'une trahison, suscitant une certaine suspicion ?

Lucie s'emporta face à de telles accusations, car son mari n'aurait jamais pu basculer dans l'autre camp. Elle le connaissait trop pour cela.

Sa voix se fit plus ferme, plus déterminée. Je sentis sa stupéfaction et sa colère me traverser les rainures.

Mais Alphonse insista :

— C'est pourtant tellement simple, Lucie. Nier une évidence pour que tout le monde s'en détourne.

— Je refuse de croire que Roger soit un traître.

Elle se retourna, pensive. Puis refit face en tendant le poing vers son ami :

— C'est grâce à lui et Philippe que notre résistance a pu voir le jour, et combattre sans relâche cette peste sans nom, pour que les enfants survivent, pour leur donner l'espoir de vivre un avenir.

— J'étais aussi là, Lucie, quand tout a commencé. Mais n'est-ce pas là abject labeur, le rôle du félon dans toute sa splendeur ?

— Traître... Comment oses-tu ? Roger est comme ton frère !

— Oui, traître ! Il y a un lascar parmi nous qui mériterait d'être pendu. Il a des rendez-vous secrets presque chaque soir, quand nos entrevues ne se déroulent pas entre vos murs. Il te dit quoi, quand il revient ? Es-tu certaine de connaître toute la vérité, Lucie ?

— Alphonse, je ne peux en entendre plus de ta part ! De venir de la sorte me déblatérer toutes ces infamies. C'est toi, le traître. Tu trahis notre amitié. Imaginer Roger dans les bras d'une autre me paraîtrait plus plausible – quoique douloureux – qu'une déloyauté envers son pays, sa famille et

ses semblables. Sors, va te reposer, tu es à cran. Et j'espère oublier très vite cette discussion.

Lucie sut garder toute son élégance et sa prestance, mais je ressentis profondément sa détresse et sa déception, alors qu'elle dirigea sa main vers moi, pour inviter son ami à quitter l'appartement.

LUTTE

Après le départ d'Alphonse, elle resta un certain temps à me dévisager. J'eus l'impression qu'elle m'implorait d'accomplir une mission, qu'elle seule comprenait. Elle émit quelques gémissements au gré de ses réflexions. Alphonse avait immiscé en elle des tas de questions.

Elle tournait dans l'appartement, attendant Roger. Était-ce des doutes qui la tourmentaient ? Et si elle ne connaissait pas l'homme qu'elle aimait. Il est vrai que ces derniers temps, il était plus nerveux. Ses mains dégageaient une fièvre, une peur que je n'avais jamais ressentie de cet homme si fort et toujours si sûr de lui.

S'il la trompait ? S'il lui mentait ?

Lucie usait ses semelles sur les lames de parquet à faire les cent pas.

Non, la loyauté de son Roger devait rester intacte. Pas lui. Rester concentrée. Ne pas pavoiser devant des futilités mais plutôt sur la finalité de leur mission : leur combat avait-il réellement un sens ? Allaient-ils tous finir arrêtés par les Allemands, ou pire, par leurs concitoyens ? Étaient-ils cernés par les traîtres ? Se pouvait-il qu'ils vivent dans le mensonge, la clandestinité et la résistance encore longtemps ? La guerre avait eu un début, elle aurait forcément une fin. Seulement quand ?

Le soir même, Lucie ne relata pas l'incident survenu quelques heures plus tôt. Elle servit le dîner à l'heure conventionnelle. Mais son mutisme interpella son époux :

— Tu es bien silencieuse, Lucie, ce soir.

Elle jeta furtivement un regard à son mari pour le poser dans son assiette, dont le mets refroidissait sans qu'elle y ait porté le moindre intérêt culinaire et attrayant. Puis sa voix rompit soudainement l'ambiance morne d'un soir de guerre :

— Roger... As-tu...

— Ai-je quoi ?

Après s'être perdue dans les méandres de l'hésitation, Lucie leva les yeux vers Roger :

— As-tu foi en notre lutte ? Crois-tu que les enfants que nous sauvons seront un jour heureux ?

— Mais... Bien sûr, Lucie ! Pourquoi cette question ?

Sans attendre quelque réponse, Roger lui prit délicatement la main, avec toute la chaleur consensuelle d'un époux :

— Dès que cette guerre sera terminée, nous retrouverons leurs parents. En attendant, ils sont protégés, nourris et aimés. Nous avons un certain nombre de listes répertoriant les juifs arrêtés par les Allemands. Dès qu'ils capituleront, les chaînes se briseront, les portes s'ouvriront, et les sourires des enfants suffiront à notre bonheur. Celui de la liberté.

Roger déposa un baiser fragmenté sur la main de sa dulcinée, comme si la dernière minute de vie se déroulait, qu'un souffle de rien s'apprêtait à les humer, où chaque seconde nous semble une vie, de peur de perdre l'essentiel.

Si la vie ne leur avait pas donné d'enfant, c'était pour mieux s'occuper des autres, des opprimés, des torturés. Jean, Sarah, Elie, Michaël, Monique, Serge, Ernest...

Les effluves de mélancolie inondèrent la pièce à vivre, où jamais l'existence n'avait été autant mise à mal. Il faillit de

peu pour basculer du côté où la noirceur vous enveloppât de détresse et de doutes. Lucie s'accrocha de tout son souffle et de toute sa hargne à cette branche d'espoir que lui tendait Roger.

Lutter pour ne pas sombrer.

Lutter pour survivre.

Lutter pour aimer.

Le mal ne méritait pas qu'on meure pour lui.

Je sus ce soir-là que Lucie et Roger ne pouvaient qu'œuvrer pour la paix.

Ils disparurent rapidement, et la pénombre s'abattit sur moi, tout juste saupoudrée de particules de nuit.

De souffles d'extase en effort rythmé, de froissements de coton en cris étouffés, Lucie et Roger se perdirent dans les bras l'un de l'autre sous les regards consentis d'une lune bien ronde, jusqu'au silence d'un sommeil mérité.

Les ombres et les feulements nocturnes prirent petit à petit possession des places esseulées.

Mon bois se détendit quelque peu, au vu des heures immobiles qui s'offraient à moi.

Mais au faite de la nuit, des pas s'éveillèrent sur le parquet.

L'ombre de Roger traîna silencieusement dans la salle à manger, et il ne lui fallut que quelques poignées de secondes pour dissimuler des papiers dans la poche intérieure de son pardessus.

Son cœur battait la chamade, mais, à ses yeux, le plus dur avait été fait : rassurer Lucie. En aucun cas la suspicion devait enrayer son plan. Personne ne viendrait s'immiscer dans cette entreprise qu'il avait fomentée et dont le dénouement devait poindre bientôt.

Il avait beau avoir l'intelligence théorique, être une force de la nature que personne n'osait titiller, il doutait ; pas de ce qu'il s'apprêtait à faire, non, mais d'échouer.

Chez les Hébert, on ne perdait pas, jamais.

Mais ne démolissait-il pas en cours de route son intelligence de vie ?

Il rejoignit la chambre conjugale avec toute la délicatesse d'un chat, pour ne pas faire grincer les lames de bois.

PLANQUE

Le lendemain, le couple quitta ensemble l'appartement, bras dessus bras dessous. Comme un bon chien aimant et fidèle, je restai bien immobile pour une journée à attendre patiemment mes maîtres.

Mais quelle ne fut ma surprise de voir revenir madame, quelques instants plus tard, tenant la main d'une jeune fille. Leur pas étaient pressés, et semblaient fuir un danger invisible mais pénétrant. J'accompagnai de mon mieux leur précipitation en leur offrant l'hospitalité sans accroche.

En me refermant, Lucie se plaqua dos à mon bois. L'effroi de son corps me parcourut l'échine telle un serpent remontant mon tronc perfidement vers sa proie.

La jeune fille se tenait devant Lucie, fébrile de peur d'avoir été suivie. Elle attendait les consignes.

La belle brune me quitta pour rejoindre la petite, plantée au milieu du salon, et posa ses mains sur ses épaules frêles.

— Écoute-moi bien, Denise, tu vas rester ici, mais en aucun cas tu ne dois quitter l'appartement ni faire de bruit. Tu m'entends ? Personne ne doit savoir que tu es là. Si on frappe à la porte, tu n'ouvres pas. Je vais te montrer où te cacher. Ne laisse pas tes affaires à la vue de quiconque. Garde-les avec toi.

Lucie entraîna prestement la frêle jeune fille dans une autre pièce. Quelques minutes s'écoulèrent, tout juste parsemées de bruits étouffés de meubles que l'on déplace et de brins de paroles.

Lucie et son invitée glissèrent rapidement de nouveau devant moi. Elle lui tendit affectueusement du pain, de l'eau, car elle aurait sûrement faim à l'attendre une journée entière. Car Lucie serait de retour après la classe. Ses consignes étaient claires : Denise ne devait ni sortir de l'appartement ni m'ouvrir, sous aucun prétexte.

La jeune fille acquiesça par un timide hochement de tête approuvateur et reçut en retour un baiser protecteur de Lucie, qui lui ordonna gentiment d'aller se cacher.

La petite Denise fila rapidement vers son repaire.

Lucie balaya du regard la pièce puis m'attrapa délicatement. Deux tours de clefs dans ma serrure et elle disparut, happée par l'éclair de lumière, offert par ma semblable de l'entrée du hall.

Le silence endormit de nouveau mon essence. Le temps passait, les allées et venues des voisins me laissaient de marbre, tellement leur routine débordait. Le facteur saluait aux seuils toujours aux mêmes heures.

Le charmeur du dessus continuait de faire des vagues, à descendre, à monter. Ce jeune homme devait détenir un sacré capital de charme au vu du nombre de prétendantes régulièrement pendues à son cou. Et ça s'enlaçait, ça valsait, ça sautillait devant moi. Parfois même, ça me bousculait. Et ça ricanait de s'offrir autant de désinvolture. Au grand dam des vieux propriétaires, Léon et Lucette, qui ne manquaient pas de marquer leur consternation face à ses jeunes épris de liberté. À croire qu'eux-mêmes avaient toujours été raides comme des piquets de bois.

L'humain a de sacrées dispositions pour nier son passé, apprendre à devenir quelqu'un d'autre au fur et à mesure que les plis usent son visage.

Il apprend à changer, à effacer. Et souvent à oublier les belles choses : l'insouciance, l'évasion, la simplicité, le rire. Pour se forger une carapace bien plus dure que mon bois.

Vous naissez en étant le cœur, vous grandissez bâti en duramen, vous devenez irrémédiablement l'aubier pour finir en écorce sèche, ignorante et cassante.

Toujours est-il que je m'ennuyais ce jour-là. La surprise du matin avec l'arrivée de la petite Denise avait quelque peu secoué ma moelle. C'est alors que de douces vibrations ondulèrent mon vernis. Ce remous cotonneux balaya le silence bien trop pesant.

Denise arpentait la pièce de quelques pas de danse, et je perçus le vibrato de sa jeune et pure voix. Je ne sus qui elle était, ni la raison pour laquelle Lucie l'avait dissimulée, dans nos murs. Mais la jovialité de ce brin de jeunesse détonnait quelque peu avec l'inquiétude de Lucie, quelques bribes d'instantanés auparavant.

La jeune fille batifolait de toute sa jeunesse entre ces murs protecteurs. Elle regardait, touchait, observait tout ce qui l'entourait. La curiosité battait son plein, la vivacité balayait les vagues de torpeur qui avaient élu domicile depuis si longtemps ici.

Le foyer recevait une hôte bien particulière, mais la lourdeur des bulles d'oxygène étouffait malgré tout mon bois.

Je sentais comme un paradoxe, une contrariété, une odeur de danger. La peur avait envahi depuis tellement longtemps cette maison et ce hall que tant de candeur bousculait l'équilibre quotidien auquel tout le monde était habitué ;

moi, la première, aux premières loges de toute cette confusion, témoin et actrice malgré moi d'une tension asphyxiante.

Mais ce jour-là, les détonations vibrantes parjuraient avec cette folie douce qui arpentait le parquet massif au gré de rythmes imaginaires, en toute impunité.

Elle faisait des ronds, des petits pas, tournoyait ses sens et ses bras, jusqu'à en perdre l'équilibre. Ses éclats de rire rebondissaient sur moi comme autant de caresses. Pour quelques instants ou quelques heures, j'en perdais la ronde du temps. La désinvolture de cette petite perle, deux fois plus petite que moi, me fit oublier mon immobilité apparente pour m'envahir d'une légèreté que j'avais oubliée.

Elle tournait autour de la table de bois lourd, posée sur le tapis d'ocre et de rubis, et se balançait des sourires à chacun de ses passages devant l'imposant miroir triptyque, qui répartissait le soleil de manière appliquée et espiègle. Chaque pièce de bois de ce salon avait été sculptée, comme pour personnifier ces morceaux de mes congénères, secs, vides, amputés, et leur rendre ainsi une âme, un corps, une forme dans laquelle ils étouffaient. Mais reconnaissons qu'une harmonie régnait dans cette pièce pleine de vie.

Je ne perçus pas le danger qui me pénétra violemment, ne me laissant d'autre choix que de révéler la petite fille à des yeux hagards.

ENTORSE

— Qui es-tu ? Que fais-tu ici ?

La petite fille retourna dans sa coquille d'obéissance tandis que Roger me ferma discrètement.

— Je m'appelle Denise. Denise Wiesel. Mme Hébert m'a ramenée ici ce matin. Elle m'a dit de ne pas sortir et de l'attendre.

— Lucie, qu'as-tu fait ? murmura le jeune homme.

Roger pria la jeune inconnue de retourner immédiatement et silencieusement dans la chambre. Il faisait les cent pas dans cet espace clos et soliloquait des questions à l'égard de sa femme. Il vitupérait, bien incapable de s'asseoir ni de se calmer.

Je perçus la colère et l'impatience monter en lui.

La douceur abondant de la petite fille venait d'être balayée en un souffle par la médiocre normalité du quotidien. Cependant, l'attente du résistant fut de courte durée puisque les mains rassurantes de son épouse serrèrent mon bois.

— Roger ? Que fais-tu là ? Tu es déjà rentré ? interrogea la jeune femme.

— Les questions, c'est plutôt à moi de les poser. Pourquoi Denise Wiesel est-elle ici, chez nous ?

— Chut, ne prononce pas son nom, je t'en prie...

— Je t'ai dit de ne jamais ramener un enfant ici, Lucie, c'est trop risqué, tu le sais. Notre foyer doit rester neutre.

— Mais où pouvais-je la cacher ? Il y avait des Allemands partout. Je l'ai fait passer pour ma fille, rétorqua la jeune institutrice.

— Mais, Lucie, en cherchant *a minima*, ils sauront que nous n'avons pas d'enfant ! On est morts. Lucie, tu as une heure pour trouver une solution. Cette enfant ne doit pas rester chez nous.

— Ils sont venus ce matin arrêter ses parents. Alors que je partais pour l'école, je suis passée devant chez elle. Le quartier était encerclé d'Allemands. Alors, j'ai attendu. J'ai vu ses parents, mais pas elle...

— Mais tu aurais pu te faire repérer, si ce n'est pas déjà le cas ! hurla Roger.

Mais il prit sur lui pour contenir sa colère et continua :

— Qu'est-ce qui t'a pris ? Quand les Allemands sont là, tu sais qu'il est trop tard.

— La preuve que non, Roger, revois tes certitudes. J'ai attendu qu'ils partent puis j'ai pénétré dans la maison. La porte était ouverte et saccagée. J'étais certaine que Denise se trouvait là. Alors je l'ai appelée, j'ai cherché dans toutes les pièces. J'ai fini par la trouver dans la cour, et on a couru jusque chez nous. Il n'y avait nulle part où aller, Roger... C'est comme... un instinct de mère, que je ne suis pourtant pas, qui a parlé, qui m'a dicté ce qui me semblait le meilleur. Denise est saine et sauve, c'est l'essentiel, non ?

— Tu l'as dit, tu n'es pas mère, et ton instinct t'a bernée, Lucie. Saine et sauve... Ses parents ont été arrêtés, ce n'est pas ce que j'appelle être saine et sauve.

Certaines paroles étaient bien plus violentes qu'un coup de hache. L'incision de sa voix fendilla mon écorce, bien plus brutalement que le jour où je suis tombé.

— Il est tard, il faut que demain matin, elle ne soit plus ici. Emmène-la à l'orphelinat avant la classe. Denise ne doit pas rester ici, tu m'entends, Lucie ?

Sans attendre la réponse, Roger prit ombrage de cette conversation et quitta la pièce pour s'enfermer dans son bureau.

Jamais Lucie n'avait eu à essuyer un tel orage de la part de son bien-aimé. Elle s'en voulait, non pas d'avoir pris des risques. Mais que la petite fille ait assisté à cette scène, qu'elle ait pu entendre cette conversation. Rarement, elle et son mari avaient des désaccords.

Quelques grammes de désinvolture et de jeunesse avaient en un instant craquelé le lien invisible que je pensais inaltérable entre ces deux êtres, dont les battements de cœur avaient toujours dansé la chamade sur le même tempo.

Ce soir-là, aucune âme ne se dispersa dans l'appartement. Lucie ne dressa pas la table. Roger n'avait pas réapparu, s'enfermant longtemps dans sa pièce. L'épouse s'isola à son tour dans la chambre pour s'occuper de Denise. L'heure était grave et à la discrétion. La nuit ne fut pas plus mouvementée, et mon bois s'apaisa peu à peu, consolé par le silence immuable de la lune.

Le lendemain, avant que les rayons de soleil ne baignent l'appartement, Lucie s'apprêta à une vitesse inhabituelle. Denise sortit de la chambre, et attendit, sans piper mot, que la maîtresse de maison lui fît signe. Elle se tenait raide et disciplinée, et aurait sans doute aimé disparaître tant cet homme l'impressionnait.

— Elle ne doit pas revenir ici, Lucie.

La voix de Roger se fit écho de la veille.

— Elle ne reviendra pas, à ce soir.

Ni regard ni signe d'affection ne liaient les amants ce matin-là. Lucie m'entrouvrit délicatement et tendit l'oreille à l'affût du moindre témoin potentiel de leur sortie. Après avoir vérifié que personne ne les remarquerait, elle extirpa finalement la petite fille de l'appartement.

Elles quittèrent toutes les deux le hall, puis l'immeuble, laissant Roger seul, lui qui avait l'habitude de m'ouvrir le premier chaque matin. Il attendit quelques filaments de temps pour réapparaître, les bras chargés de papiers et de photos qu'il disposa précautionneusement sur la table. Puis je perçus l'eau ruisseler de la salle de bain. Des bruits d'objets que l'on bouge, que l'on prend, que l'on repose. C'était rapide et organisé.

Il ressortit promptement et récupéra son pardessus et son couvre-chef pour avancer vers moi. Il était temps pour lui de partir aussi. À son passage, des effluences de muscade et sauvages frôlèrent ma laque.

Roger s'était fait beau, et voulait sans doute que cela se sache. Il me claqua et me referma à double tour. Une nouvelle journée commençait.

PIÈGE

Les rayons du soleil avaient quelque peu coloré les pans de murs du hall que Roger revint à l'appartement, suivi de très près par un autre homme.

Mais que diable traînait cet infâme petit être en forme de poire avec le maître de la maison ?

Il m'ouvrit rapidement puis me délaissa aux mains de l'intrus :

— Fermez derrière vous, vite. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Le petit homme déposa sur mon vernis quelque moiteur dégueulant de ses mains, qui ne devaient leur salut qu'aux crimes qu'elles commettaient.

— Très jolie femme.

Roger prit des mains le portrait de son épouse et le posa face contre la commode.

— Prenez une chaise. Allons droit au but. Que voulez-vous au juste ? ordonna Roger.

— Qu'avez-vous à me donner ? C'est vous qui m'avez fait venir ici me promettant des informations utiles pour ce que vous savez, appuya le vis-à-vis de Roger.

— J'ai des listes de noms, des tracts, des noms de réseaux, leurs chefs et leurs planques. Tout ce qu'un milicien comme vous rêverait d'avoir, répondit-il.

— J'ai de suite su que nous ferions affaire. Le doute chez vous a transpiré. De vous voir hésitant lors de notre rencontre n'a fait que confirmer mes allégations. Vous avez fait le bon choix. On ne va pas laisser filer la saleté de vermine !

Roger s'éclipsa quelques instants dans la pièce attenante et revint quelques secondes plus tard. Il fit claquer sur la table un paquet de documents, sous le nez de son invité.

— Tout est là. Délectez-vous.

Un sourire de satisfaction coupa le visage de Tarin en deux.

— Qui l'eût cru que la France eût autant de... « héros » ! se délectait-il, tout en commençant à feuilleter les documents. Vous êtes sacrément bien organisés dans le quartier, dites-moi. Même le boulanger est dans le coup ? Préparez-vous à un vrai débarquement demain matin. Mais n'ayez crainte, vous serez épargné bien sûr, vieux lascar, comptez sur moi. Après un tel cadeau, ce serait dommage de vous perdre, vous pourriez nous être encore plus utile. Vous n'auriez pas une bonne eau-de-vie ? Il faut fêter ça.

Tarin tira la chaise pour y poser son imposant derrière. J'eus pitié pour elle face à ses grincements de torture qu'elle émit au contact de cette masse étouffante.

— J'avoue que vous m'avez bien cerné, j'ai bel et bien été pris d'un doute, coupa Roger. Mais vous vous trompez quant à sa nature.

Roger n'avait lâché son regard du milicien et continua :

— On vous a promis quoi ? Un poste de commissaire ? de ministre ? Une vraie aubaine cette guerre, quand on y pense. Le plus scélérat, le moindre vaurien peut réussir à se faire une place au soleil.

La franche rigolade du petit homme s'estompa comme le soleil kidnappé par une éclipse.

— Je ne vous suis pas...

— J'ai été bouffé par un doute, oui, celui de vous ignorer ou celui de vous tuer. Comme vous pouvez le constater, vous avez aujourd'hui toute mon attention.

Les doigts de Roger tapotaient machinalement contre le bois centenaire de la table.

Le petit homme s'éjecta soudainement de sa chaise pour se jeter sur ma poignée.

Mais Roger fut aussi rapide que lui et le plaqua contre moi.

— Traître à la nation, doté d'une lâcheté sans borne. Et dire que la France est étouffée et encadrée par des gens comme vous. Vous n'irez nulle part, monsieur Tarin. Qu'est-ce qui vous fait le plus plaisir ? Draguer Hitler ? Bander quand vous montrez votre carte de police ? L'autorité aveugle souvent le plus grands des clairvoyants. Tuer du juif ? Un peu des trois sans doute finalement, suis-je idiot...

Je sentis couler sur moi la bave du milicien comme un parjure. J'aurais voulu pouvoir l'éjecter de tous mes gonds. Dans un élan de couardise, l'homme poire se dégagea de l'étreinte de Roger, puis courut vers la cuisine et se retourna vivement menaçant d'un couteau.

— Qu'allez-vous faire, Tarin ? Me tuer ? Vous en êtes bien incapable.

— Il semble que vous me connaissez très mal, monsieur le « sauveur de juifs » ! La partie se termine pour vous, on dirait bien !

Les deux hommes se tournaient autour. Qui sauterait sur l'un avant l'autre ?

— Votre copain, comment c'était son nom déjà... Philippe Lehman. Il n'a jamais rien voulu nous dire le saligaud, quand on l'a attrapé. Vous auriez vu sa tronche décomposée par les coups des copains. Une vraie loque. Mais n'ayez pas peur, ce